

L'ethos social au carrefour des éthé narratifsLe cas de *L'enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun**TELHIG Asma**

Doctorante Université Ouargla (Algérie)

Dr. ABADI Dalila

Université Ouargla (Algérie)

ملخص: يهتم هذا المقال بدراسة تعددية الأصوات السردية في رواية الطاهر بن جلون "طفل الرمال"، حيث أن كل شخصية أو راوي يشارك، من خلال وضعه الخطابي، في بناء هوية انعكاسية للمجتمع ولتعقيد شخصيات أفرادها. تتمثل أهداف المقال في إظهار تأثير الوظيفة الخطابية و الروح (éthos) في إدماج النص، تسليط الضوء على دور الصور النمطية في ضمان سلطة المخاطب و إبراز مكانة المرأة في المجتمع التقليدي.

الكلمات المفتاحية: الروح (éthos) -تعددية- أصوات سردية- شخصيات راوية- خطاب

Résumé : Cet article s'intéresse à la polyphonie narrative dans le roman de Tahar Ben Jelloun *L'Enfant de sable*, dans la mesure où chaque personnage ou conteur participera, grâce à son statut d'énonciateur, à se construire une identité réflexive d'une société à l'image de la complexité de ses personnages.

Il sera question de montrer l'influence du statut de l'énonciateur et l'effet de son ethos sur l'incorporation du texte, de mettre l'accent sur le rôle des stéréotypes dans la garantie de l'autorité de l'énonciateur et de dévoiler le statut de la femme dans une société traditionnelle.

Mots-clés : Ethos social- multiplicité- voix narratives – personnages conteurs - discours

Abstract : This article focuses on narrative polyphony in Tahar Ben Jelloun's novel *The Sand Child*, in that each character or storyteller will participate, thanks to his enunciator status, in constructing a reflective identity of a society, like the complexity of his characters.

It will be a question of showing the influence of the status of the enunciator and the effect of his ethos on the incorporation of the text, to emphasize the role of stereotypes in the guarantee of the authority of the enunciator and to reveal the status of women in a traditional society.

Key words : Ethos social- multiplicity- narrative voices - storytelling characters – speeches

L'Enfant de sable de Tahar Ben Jelloun est un roman complexe et pluriel, qui peut se lire comme une fresque de la société marocaine en particulier, et de la société maghrébine en général. Ben Jelloun dépeint un milieu social traditionnel dans lequel la femme peine à trouver un statut et une valeur. Il décrit l'expérience du personnage androgénique Ahmed/Zahra et sa quête identitaire dans une société qui se cherche elle-même.

Le récit, Ben Jelloun le confie à plusieurs personnages. En effet, ce qui caractérise ce texte c'est la surenchère des conteurs qui se chargent de la narration ; de multiples orateurs rivalisent pour livrer au lecteur leurs points de vue et partant leurs images. La pluralité des voix narratives et par conséquent des éthé discursifs confère au texte un caractère multiple, chaque orateur construit sa propre histoire, invente, analyse et au delà de sa propre projection dans son discours, il critique le contexte socioculturel dans lequel lui, ainsi que tout les personnages du roman, évoluent. Cette multiplicité des voix et des éthé fonctionnerait à priori comme un substrat symbolique visant à représenter la complexité de la société maghrébine et contribuerai à l'édification de son image sociale.

1- Le tribun, icône et détenteur du « sacré » :

De tous les personnages qui se chargent de raconter ou d'imaginer l'histoire d'Ahmed/ Zahra dans *L'Enfant de sable*, c'est le premier conteur qui semble avoir le plus de crédibilité. Il n'a pas de nom, il s'appelle juste « Le conteur » ; toute sa personne se résume à cela ; raconter des histoires, mais

surtout l'histoire d'Ahmed/Zohra. Ce dernier, comme il l'affirme, lui avait donné son livre secret « *Le secret est là, dans ces pages, tissé par des syllabes et des images. Il me l'avait confié juste avant de mourir* » (ES.12). Il affirme même qu'il en est le seul détenteur « *Vous ne pouvez y accéder sans traverser mes nuits et mon corps. Je suis le livre. Je suis devenu le livre du secret ; j'ai payé de ma vie pour le lire* » (ES.12-13). Cette incarnation du livre en la personne du conteur lui confère une autorité inspirée du savoir qu'il détient ; il s'approprie le statut d'un orateur que Michel Meyer définit comme « *...quelqu'un qui doit être capable de répondre aux questions qui font débat et qui sont ce sur quoi on négocie.* »ⁱ. Ce conteur sait tout d'Ahmed et même s'il affirme éprouver une certaine crainte de ce savoir, il l'assume parfaitement « *Je n'ouvrirai même pas ce cahier, d'abord parce que j'en ai appris par cœur les étapes et ensuite par prudence.* » (ES.13). Le conteur adopte une posture digne d'un connaisseur, il est « *...assis sur la natte, les jambes pliées en tailleur* » (ES.12), il n'hésite pas à montrer le livre secret à l'assistance. En jouant la carte de la transparence, il essaye de gagner la confiance de ceux qui l'écoutent. Il s'adresse à l'auditoire en les appelant « *mes amis* » (ES. 12), « *Ô gens de bien* » (ES.13), « *Amis du bien* » (ES.15), « *Ô mes compagnons* ». L'histoire d'Ahmed les réunit « *...tissés par les fils en laine d'une même histoire. De vous à moi, partent des fils.* » (ES.29). Par ce langage, par ce ton amical et toute cette scénographie, l'auditoire se construit une image. Cette dernière ou « *joue le rôle d'un garant, qui prend en charge la responsabilité de l'énoncé* »ⁱⁱ. L'assemblée ne se présente l'histoire d'Ahmed / Zahra qu'à travers l'ethos du conteur ; un ethos bâti grâce à « *un caractère et une corporalité* »ⁱⁱⁱ. Mainguenu explique que la corporalité s'appuie sur l'aspect extérieur du corps du garant et sur son statut social, quant au caractère, il le perçoit comme étant « *des stéréotypes spécifiques d'une époque, d'un lieu...* »^{iv}.

Dans leur ouvrage *stéréotypes et clichés*, Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, précisent que « *le stéréotype apparaît comme une croyance, une opinion, une représentation concernant un groupe et ses membres* »^v et le dissocient ainsi du préjugé qui « *désigne l'attitude adoptée envers les membres du groupe en question* »^{vi}.

L'assemblée se représente le conteur selon les stéréotypes spécifiques à la société maghrébine. Les conteurs sont perçus comme des savants, détenteurs de connaissance, de magie et de sacré, et même si leurs histoires s'avèrent souvent imaginaires, celle d'Ahmed/Zahra semble différente, hors du commun, néanmoins véridique et d'une extrême importance « *Moi je ne raconte pas des histoires uniquement pour passer le temps.*

Ce sont les histoires qui viennent à moi » (ES.16). Cependant, le seul qui semble détenir le secret est ce conteur, puisqu'il possède la seule trace écrite de l'histoire, et pour donner plus de crédit à sa parole, le conteur n'a pas cessé de soigner son image, posture spécifique, paroles amicales, assurance ...et cela pour garantir la qualité de son ethos, car « *la qualité de l'ethos renvoie à un garant qui à travers cet ethos se donne une identité à la mesure du monde qu'il est censé faire surgir* »^{vii}.

Meyer affirme que « *L'ethos se présente de manière générale comme celui ou celle à qui l'auditoire s'identifie* »^{viii}. L'auditoire du conteur se mêle à l'histoire d'Ahmed/Zahra, chacun d'eux veut habiter l'histoire comme l'a déjà fait le conteur « *Certains d'entre vous seront tentés d'habiter cette nouvelle demeure...* » (ES.15). Le conteur et l'assistance ne font plus qu'un, désormais sa parole est collective et il parle au pluriel « *nous serons délivrés* » (ES.15), « *notre histoire* » (ES.27), « *je vous associe à mon entreprise* » (ES.16), et bien qu'il soit le seul à pouvoir lire le livre d'Ahmed, son auditoire le croit car ils ne peuvent parvenir à l'histoire qu'à travers lui « *Ce livre, mes amis, ne peut circuler ni se donner [...] Vous ne pouvez y accéder sans traverser mes nuits et mon corps* » (ES.12). Son autorité est confirmée, et ne vient la troubler que le blasphème d'Ahmed « *Un autre jour, ce verset : « Nous appartenons à Dieu et à lui nous retournerons » et il a ajouté en petits caractères : « Si je le veux »* » (ES.94). À cause de ce détournement d'un verset du coran, certains abandonnent le cercle du conteur. Ahmed a osé toucher au sacré sous prétexte qu'on a touché à son destin. Le coran et le destin sont des œuvres sacrées de Dieu ; les désacraliser renvoie aux agissements d'un ethos social manipulateur et hypocrite. La société d'Ahmed s'outrage de l'hérésie de ce dernier mais n'hésite pas à faire dévier son destin. En réponse, Ahmed prend en main sa vie, manipule son entourage et consigne sa vie dans un livre secret, ou plutôt sacré, car pour jouir d'une autorité, il faut interdire et sacraliser.

2- Préjugés et éthé prédiscursifs :

Dans la première partie, nous avons pu constater que le premier conteur garantissait son énonciation et l'incorporation de l'assemblée grâce à sa corporalité mais aussi grâce à son caractère,

qui, comme le note Mainguenu, correspond aux stéréotypes que se fait cette assemblée du conteur. Mais qu'en est-il des autres conteurs ?

Après le nettoyage de la grand' place et la disparition du conteur, d'autres tentent de poursuivre l'histoire et de prendre en main la narration. Parmi eux, Salem, un des plus fidèles au conteur. Il commence le premier à nous livrer sa version de la fin. Il est décrit comme « *Un noir, fils d'esclave ramené du Sénégal par un riche négociant au début du siècle* » (ES.136) ; son statut social de fils d'esclave et de serviteur, lui valent une réaction négative de ses coénonciateurs, ils s'indignent qu'il soit le premier à prendre la parole ; son éthos prédiscursif, qu'Amossy préfère appeler « *préalable* »^{ix}, ne joue pas en sa faveur.

Salem affirme qu'il a vécu et servi « *dans une famille semblable à celle que nous a décrite le conteur* » (ES.137), où il n'y avait que des filles, avec qui il rêvait d'avoir des relations, mais comme il le dit, il n'avait « *aucune chance avec elles. Noir et fils d'esclave...* » (ES.137). Son ami Amar n'hésite pas à le traiter de pervers qui rêve de violer les jeunes filles ou les jeunes garçons et qui en a honte. Avec cette image que les autres se font de lui, Salem a du mal à convaincre, il tente de soigner son ethos et de refléter l'image du connaisseur, il affirme « *Je sais des choses* » (ES.137), « *Je me suis renseigné* » (ES.138), « *J'ai appris* » (ES.138), car en dépit de son statut social, Salem est instruit, Amar lui dira même « *Tu as lu trop de livres...* » (ES. 160). Cependant, le fait que Salem ait beaucoup lu est utilisé dans ce cas pour le discréditer, il a trop d'imagination et on l'accuse d'avoir tout inventé « *Je suis sûr que tu as tout inventé et que tu t'es identifié aussi bien à Abbas qu'à la malheureuse Zahra* » (ES.144).

Victime de stéréotypes et des préjugés qui font de lui un menteur, une personne indigne de confiance, Salem s'identifie aux personnages de son histoire et l'image qu'il donne à ces personnages reflète parfaitement ce que fut la vie d'un « *noir, fils d'esclave* » à cette époque. Son histoire ne pouvait se terminer que par la violence et dans une grande tragédie ; c'est ce qu'Amossy désigne par *le processus de la représentation sociale*. Elle affirme que cette dernière « *comme le stéréotype... met en rapport la vision d'un objet donné avec l'appartenance socioculturelle du sujet* »^x. Ceux qui écoutaient Salem n'étaient pas esclaves, ils étaient libres et avaient une appartenance socioculturelle supérieure. Ils voyaient en lui un homme indigne de confiance, quant à lui, appartenant à un rang social inférieur, il ne pouvait se représenter son histoire qu'à travers son vécu.

Après Salem, c'est Amar qui prend la parole. Il affirme dès le début qu'il connaît la fin de cette histoire. Sa version ne se base pas uniquement sur ce qu'il a appris, il affirme détenir le livre secret d'Ahmed « *J'ai trouvé le manuscrit que nous lisait le conteur. Je vous l'apporterai demain. Je l'avais racheté aux infirmiers de la morgue.* » (ES.144). Amar se décrit comme étant « *un vieil instituteur retraité, fatigué par un pays ou plus exactement par ceux qui maltraitent et le défigurent* » (ES.160). Malgré sa vieillesse, Amar se sent perdu et ne se retrouve plus dans cette « *société hypocrite* » (ES.146), où « *les gens aiment parler des autres* » (ES.145). La représentation sociale qu'il se fait de sa société traduit le malaise que ressentent les intellectuels face aux dégradations de la société maghrébine, une société dure et énigmatique qui est, selon Amar, à l'image de la violence des rapports entre hommes et femmes.

Amar, l'instituteur avoue « *Je suis un homme seul et la religion ne m'intéresse pas vraiment.* » (ES.146) ; Ahmed l'avait déjà précisé auparavant. Pour les deux, la religion est surtout mal comprise ou utilisée pour justifier certains actes odieux. Le ton d'Amar est celui de la critique, il se cherche tout en analysant son environnement social. Son statut, sa culture, son âge et son expérience, lui valent une bonne représentation chez ses coénonciateurs, ce qui lui garantit la véracité de son énonciation et lui procure une autorité.

L'éthos d'Amar a permis à ceux qui l'écoutaient de croire à son histoire et de se projeter dans son monde. C'est ce que Mainguenu appelle *l'incorporation*^{xi}, et c'est ce qui permet à la communauté ; liée par la même histoire ou la même œuvre, de constituer un seul corps.

Avant de commencer sa narration, Amar accuse Salem de s'identifier à « *la malheureuse Zahra* » tandis que lui, insiste sur le fait d'appeler son personnage Ahmed. Il estime que son ethos à lui, l'instituteur cultivé, ne peut se référer à une pauvre femme, contrairement à celui de Salem.

Tenant compte de leurs rangs sociaux, ou inconsciemment, Amar et Salem se projettent chacun dans une facette du personnage de leur histoire. Amar s'identifie à Ahmed qui est « *un être naturellement supérieur à la femme* » (ES.152), et Salem à la pauvre Zahra, qui, avec sa cousine Fatima, résumait leur condition en cette phrase « *Nous sommes femmes avant d'être infirmes, ou peut*

être infirmes parce que femmes... »(ES.80). Tant de préjugés et d'idées préconçues rongent et emprisonnent la société maghrébine, mais surtout les femmes ; car elles « *s'enroulent dans un linceul de silence...elles obéissent* » (ES.53).

3- L'ethos social en quête d'un fil d'Ariane défilé :

Toutes les versions précédentes de l'histoire d'Ahmed-Zahra sont contées par des hommes. La seule femme qui intervient dans l'histoire c'est la vieille Fatouma. Au début, elle ne dit rien, « *parce qu'une femme, dans ce pays, a pris l'habitude de se taire* » (ES.160), puis elle insiste sur le fait qu'elle est libre parce qu'elle est vieille et ridée, elle affirme « *J'ai droit à la parole parce que ça n'a pas d'importance* » (ES.160), elle se décrit comme étant sans progéniture. Elle est instruite, a quelques rentes et a beaucoup voyagé, même si elle organise ses voyages à partir de bouts de récits de grands voyageurs.

L'image que Fatouma renvoie est assez positive, elle essaye de briser les stéréotypes maghrébins de l'époque, de s'affirmer et d'apporter sa version de l'histoire et sa représentation sociale. Mais toutes les traces de son ethos prédiscursif, ne suffisent pas à lui conférer la légitimité et l'autorité nécessaires ; après tout Fatouma n'est qu'une femme qui déclare « *Ma parole n'a pas beaucoup de poids...Je ne suis qu'une femme* » (ES.168), et la société maghrébine est une société patriarcale. Ahmed a « *vite compris que cette société préfère les hommes aux femmes* » (ES.42). Fatouma insiste sur ce point, elle dit « *Naître une fille est une calamité, un malheur déposé négligemment sur le chemin par lequel la mort passe enfin de journée* » (ES.168). Les femmes de cette société subissent en silence. D'ailleurs Ahmed le reproche à sa mère et à ses sœurs « *si la femme chez nous est inférieure à l'homme, ce n'est pas parce que Dieu l'a voulu ou que le prophète l'a décidé, mais parce qu'elle accepte ce sort...* » (ES.66). Fatouma a essayé de donner une image positive d'elle-même, mais inconsciemment elle adhère aux stéréotypes dévalorisants qui animent la société. L'homme maghrébin, a le souci de la suprématie et de la domination. Selon la théorie des conflits sociaux de Muzaffer Sherif^{xii}, les images dépréciatives peuvent être « *un instrument de légitimation* »^{xiii} de la subordination de l'un et de la domination de l'autre. L'ethos de Fatouma, la femme qui ne se sent libre que parce qu'elle est vieille et qui ne prend la parole que parce qu'elle est ridée, traduit clairement les idées de l'auteur. Ce dernier dénonce une société dominée par les stéréotypes qu'elle crée elle-même et qui n'ont pour origine que des tensions sociales et des idées construites de toute pièce au profit de certains.

Pour conclure, nous pouvons nous appuyer sur les propos de Françoise Gaudin. D'après la critique, *L'Enfant de sable* traduit « *la permanence d'une culture, voire d'une vision du monde depuis longtemps ancrée et qui modèle la vie sociale* »^{xiv}. C'est surtout la condition de la femme maghrébine qui est évoquée. Ce roman reflète un ethos social perdu et peint une société qui se cherche dans un labyrinthe qu'elle a elle-même créé.

Comme dans tous les romans de Ben Jelloun, la question identitaire est au cœur de la trame romanesque. Le personnage Jellounien « *refuse son statut initial, celui par lequel il est socialement désigné et connu, en vue d'embrasser une autre identité et de choisir un nouvel ordre où la liberté d'action est permise* »^{xv}. S'il y arrive, peut-être pourra-il changer l'image d'une société dont il n'est que le miroir.

Référence bibliographiques :

ⁱ Michel Meyer, *La rhétorique*, Paris, PUF, Coll. Que-sais-je ?, 3^e Ed, Juin 2011, p. 41.

ⁱⁱ Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire, Énonciation, écrivain, société*, Dunod, p. 139.

ⁱⁱⁱ *Ibid.*

^{iv} *Ibid.*

^v Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés, Langue, discours, société*, Paris, Arman Colin, 3^e Ed, Mai 2011, p. 37.

^{vi} *Ibid.*

^{vii} Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 139.

^{viii} Michel Meyer, *op. cit.*, p. 21.

^{ix} Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *op. cit.*, p. 74.

^x *Ibid.*, p. 52.

^{xi} Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 141.

^{xii} Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot, *op. cit.*, p. 43.

^{xiii} *Ibid.*

^{xiv} Françoise Gaudin, *La fascination des images, Les romans de Tahar Ben Jelloun*, L'Harmattan, Paris, 1998, p. 78.

^{xv} Kamel Ben Ounes, « L'itinéraire de la parole dans l'œuvre romanesque de Tahar Ben Jelloun », in *Tahar Ben Jelloun, Stratégies d'écriture*, Mansour M'henni. Dir, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 36.